

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

165 | janvier-mars 2003

Image et anthropologie

Farida Aït Ferroukh, *Cheikh Mohand. Le souffle fécond*

Préface de Mohammed Arkoun. Paris, Volubilis, 2001, 181 p., bibl., gloss., index (« Pensée berbère »).

Pierre Bonte



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/15952>

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 321-323

ISBN : 2-7132-1779-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Pierre Bonte, « Farida Aït Ferroukh, *Cheikh Mohand. Le souffle fécond* », *L'Homme* [En ligne], 165 | janvier-mars 2003, mis en ligne le 27 mars 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/15952>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© École des hautes études en sciences sociales

Farida Aït Ferroukh, *Cheikh Mohand.* *Le souffle fécond*

Préface de Mohammed Arkoun. Paris, Volubilis, 2001, 181 p., bibl., gloss., index (« Pensée berbère »).

Pierre Bonte

- 1 LES TRAVAUX sur la « sainteté » en islam ont suscité de nombreuses études, particulièrement au Maghreb. Ils ont souligné le lien qu'elle entretient avec la mystique soufiste et les mouvements « confrériques », définissant une sorte d'« islam populaire » qui établit les continuités et discontinuités entre saints et « docteurs » de l'islam, répondant à des attentes thaumaturgiques et propitiatoires. Le modèle semblait bien esquissé et susceptible de connaître seulement quelques retouches. L'ouvrage consacré par Farida Aït Ferroukh à un saint kabyle de la seconde partie du XIX^e siècle, Cheikh Mohand, nous rappelle qu'il y a encore beaucoup à dire. À travers l'étude de cette figure, qui incarne jusqu'à nos jours, dans les compositions des chanteurs contemporains par exemple, la mémoire collective du peuple kabyle, l'auteur illustre les rapports de la sainteté « avec le lieu et le lien » (terroir et lien social), et dans cette culture de l'oralité, la force du verbe qui l'exprime.
- 2 Cheikh Mohand n'a pas laissé d'écrits et seules ses paroles « font présence au monde de son temps et d'aujourd'hui ». Exprimées dans une forme poétique, devenues proverbiales, elles s'ancrent dans la culture kabyle dont elles condensent les valeurs et restituent le sens originel, fut-ce parfois en s'éloignant quelque peu de l'orthodoxie musulmane.
- 3 Les grandes lignes du modèle que j'évoquais précédemment se retrouvent néanmoins dans la carrière de Cheikh Mohand. Une formation de l'errance, passant de maître en maître, dont il reçoit l'initiation, la tradition, retenant cependant moins les enseignements que la transmission, toujours prodigieuse, de pouvoirs miraculeux. Les liens avec le mouvement « confrérique » qui, sous la forme de la *tarehmanit*, intitulé berbère de la puissante confrérie Rahmaniya, connaît à cette époque un remarquable développement en Kabylie. La prédestination qui s'inscrit dans l'origine chérifienne de sa famille et se manifeste comme élection divine. Le pouvoir d'arbitrage lui aussi en partie

hérité de l'appartenance à la « noblesse religieuse » (*tirrubda*) que renforce cette élection. Cheikh Mohand possède tous les traits d'un saint maghrébin, mais il est avant tout un saint kabyle, nous rappelant que ce Maghreb, souvent considéré dans une problématique d'unité culturelle, répond à une diversité des langues, à une hétérogénéité des histoires et des cultures locales, ne connaissant d'unité qu'extérieure à celles-ci, à travers les conquêtes successives (romaine, arabe puis coloniale).

- 4 Les temps et les lieux, dans leur diversité et hétérogénéité, s'imposent. Farida Aït Ferroukh les remet en perspective : la Kabylie aux heures les plus difficiles de la conquête française. Une première occupation, sanglante, achevée en 1857, est suivie d'une insurrection générale du pays en 1871 qui entraîne une répression meurtrière et voit s'engager la colonisation proprement dite : l'expropriation des terres, à côté de la ponction démographique, qui se poursuivra avec l'immigration, ébranle les valeurs profondes de la société locale. Même s'il n'est pas, loin s'en faut, au cœur de la résistance armée, comme les disciples de la *tarehmanit* par exemple, la place de Cheikh Mohand ne peut se comprendre que là.
- 5 Avant d'y revenir, une observation critique toutefois sur cette mise en perspective historique. L'auteur ne prétend pas faire œuvre d'historienne, mais les réflexions sur les fondements du « maraboutisme » et du « chérifisme » en Kabylie me semblent néanmoins trop sommaires, qu'il s'agisse de la place accordée aux Almoravides bien éloignés du soufisme, de la référence légendaire aux saints de la Saqiya al-Hamrâ que l'on retrouve dans une grande partie du Maghreb et du Sahara occidental et qui recouvre des réalités historiques et symboliques plus complexes ou encore de l'essor du mouvement « confrérique » et du chérifisme à partir du XVI^e siècle.
- 6 Revenons au saint kabyle et aux meilleures pages d'Aït Ferroukh. Saint du lieu et du lien, Cheikh Mohand ne peut être compris qu'à travers l'oralité de ses propos. Là disparaît toute notion de hiérarchie entre grande culture (écrite, arabo-musulmane) et culture populaire, entre oral et écrit. Faute d'être écrit, l'héritage kabyle s'affirme dans la puissance du verbe. La parole de Cheikh Mohand est berbère et, à travers le langage mystique de la sainteté, invoque les valeurs de cette culture kabyle. Un exemple de ces syncrétismes : l'assemblée de saints, *agraw*, qui préside comme puissance tutélaire aux manifestations locales de la sainteté, est désignée par un terme qui rendait compte, avant l'arabisme *tajma't*, de l'organisation villageoise et clanique des communautés locales kabyles, dont on sait le poids qu'elles jouent dans les mouvements politiques récents.
- 7 Le jeu de piste sémiologique auquel nous convie Aït Ferroukh à travers le verbe mystique de Cheikh Mohand, illustrant la réappropriation locale de la terminologie soufiste, n'épuise pas les emprunts à la culture kabyle locale. Par d'autres traits encore, Cheikh Mohand est un saint kabyle, investi des pouvoirs de divination propres à cette culture. Attribuer au *shikh* (ou saint) les pouvoirs de la prophétie place l'affaire sur un terrain théologiquement dangereux. D'autres l'ont revendiqué plus clairement encore dans l'islam maghrébin et ont suscité des débats qui marquent l'histoire de la confrérie *tijaniyya* par exemple. Le problème est posé ici de manière plus allusive, mais néanmoins exemplaire : le saint meurt à 63 ans, âge du Prophète Muhammed ; il est comme lui sans descendance mâle – dix-huit enfants mort-nés et un seul fils qui disparaîtra sans descendance. Nous sommes aux limites de l'orthodoxie : ce fils mourra d'avoir voulu suivre la voie mystique de son père et de s'être confronté à lui à propos de l'accomplissement du Pèlerinage à La Mecque que le saint combat au nom des valeurs de la localité.

- 8 Avant d'être consigné par écrit, le Coran est Parole, divine et révélée, aucune autre parole humaine ne peut lui être opposée. Le régime de l'oralité interpelle plus à ce sujet que les exégèses infinies du texte sacré qui n'en retiennent que l'expression figée dans l'écriture et créent un espace de confrontation illustrée par la parole de Cheikh Mohand. Certes, nous ne sommes pas en des lieux, ni au temps reculé de réécriture berbère de ce texte sacré. Mais l'inspiration divine veille aussi sur le *shikh* à travers les *tiruhaniyin*, les êtres – disons les anges ? – qui inspirent ses dires. Paroles divinatrices, paroles médiatrices, ne niant pas les contradictions – entre saints tout d'abord, mais aussi à propos du vécu quotidien – qui, dans le langage de l'universel religieux, s'adressent à une communauté précise (le monde kabyle), en des temps particuliers pendant lesquels celle-ci voit remettre en question ses fondements culturels sous l'effet de la colonisation.
- 9 Les meilleures pages de ce livre sont celles écrites à propos du rapprochement de deux figures alors contemporaines, le saint Cheikh Mohand et le poète Si Mohand, lui aussi fondateur de l'expression kabyle moderne. Au-delà du conflit et des malédictions réciproques, ces deux figures « du sens » incarnent cette contemporanéité dans une même référence à un sacré relevant autant des valeurs de la communauté que de l'interprétation de la Révélation. Dans des formes verbales identiques, le saint et le poète disent la signification ultime de ces valeurs locales, de la culture kabyle, avec des langages qui s'adaptent aux conditions nouvelles où celle-ci s'interroge sur ses fondements. Loin des coupures épistémologiques entre holisme – terme qui désigne parfaitement la manière dont l'homme kabyle s'inscrit traditionnellement dans la communauté et le cosmos – et individualisme, qui lui serait irrémédiablement opposé, le travail d'Aït Ferroukh, qu'elle prolonge en s'intéressant aux poètes et chanteurs de la Kabylie d'aujourd'hui qui se produisent sur les scènes parisiennes à l'intention des gens de l'exil, illustre une autre notion kabyle, celle de *tamesni*.
- 10 Cette notion est partagée par les sages intervenant dans les contes traditionnels, par les saints, les poètes, les chanteurs actuels, tous maîtres de la parole et investis de la sagesse sociale, adhérant à la culture locale. Ceux-là même qui démontrent que l'invention de la « philosophie » par les Grecs anciens a peut-être autant à voir avec celle de l'écriture qu'avec des régimes locaux de l'oralité : avant l'écriture de Platon et d'Aristote, venaient Socrate et ses aphorismes, et l'art de la parole accoucheuse de la Vérité.
-

AUTEUR

PIERRE BONTE

CNRS, Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.